

REANIMATION

Samuel Gallet

Les multiples pouvoirs du faux et l'extrême faiblesse du vrai, c'est cela le Tragique.

Bram Van Velde, propos rapportés par Charles Juliet.

Ce texte est une commande de Kheireddine Lardjam (Cie El Ajouad) pour le Théâtre du Préau (CDR de Vire) écrit pour être interprété par Aurélie Edeline.

A Pauline Sales

nous vous écoutons nous sommes attentifs à ce que vous avez à dire nous sommes aussi attentifs à ceux qui n'ont rien à dire qui ne disent rien qui restent chez eux nous comprenons vos inquiétudes vous avez le droit de vous exprimer le droit de vote nous sommes à votre écoute nous vous représentons si vous n'êtes pas d'accord avec nous nous sommes ouverts au dialogue nous adorons le dialogue dialoguons mais dans le calme nous vous expliquerons alors pourquoi vous avez tort / Je suis en train de devenir folle. La nuit est lourde grasse violente. Je ne sais plus comment est la nuit. Je ne sais plus comment la dire. Elle pourrait tout aussi bien ne pas être. Ou ne pas être dite. Ou être dite par quelqu'un d'autre. Des corps passent dans la rue. Je dis des corps. Je pourrais dire des pierres. La nuit pourrait être dite avec des pierres. Avec des pierres et des coups. Ou être dite autrement. Par les murs blancs de l'été, les algues du fleuve, la sécheresse dans le sexe des filles en prison, par l'aiguille que tu voulais planter dans le coeur de la très vieille comtesse sanglante. Je connais ta très vieille comtesse sanglante. Elle fait venir des jeunes gens à son château perdu en forêt, les fait chanter et les assassine un par un dans des corridors. Tu l'appelles la très vieille comtesse sanglante. D'autres l'appellent l'Histoire. Rosa. Regarde. Voici nos parents. Ceux qui t'ont fait. Assis dans la cuisine. Devant la télévision. Morts d'inquiétudes. Nos parents qui ont passé leur vie à travailler et à se taire. Dignes. Et toi tu regardais le toit des maisons grises de cette ville de province et tu te disais que jamais tu ne leur ressemblerais. Mais ce ne sont pas tes ennemis Rosa. Ils écoutent ce qu'on leur dit. Ceux qui parlent. Les mêmes. Encore. Cravates. Sécurité / nous vous écoutons nous sommes attentifs à ce que vous avez à dire nous sommes aussi attentifs à ceux qui n'ont rien à dire / Ils montrent ça aux caméras. Ils disent l'avoir trouvé dans ta valise. Et que tu es donc une terroriste. Ensuite ils montrent ça. Qu'ils l'ont trouvé dans ton blouson. Et que tu es donc une terroriste. Puis avec des gestes très lents comme pour un cérémonial, ils concluent que tu es donc une terroriste. Petite soeur, petit monstre, quelque chose est entré en moi. Un caillou dans le cerveau que je voudrais pouvoir extraire. Avec des pinces, des tenailles. Là. C'est minuscule. Je sais bien que ce n'est pas un caillou mais un poids, une présence lourde et opaque. On appelle ça un soupçon. Viens tout de suite m'enlever cette merde. Je commence à croire à leurs mensonges. Je sais que ce sont des mensonges mais à force d'être dits et répétés, ils finissent par remplacer le vrai. Ils entrent peu à peu dans les têtes, font le ménage, déplacent les meubles et ils sont chez eux tout d'un coup dans la vérité et plus personne ne le conteste. Des ombres. Il y a des ombres dans la rue. Je dis des ombres. Je pourrais tout aussi bien me taire. Je sors. Je parcours la ville depuis trois jours. Je te cherche. Les places sont bondées. Dans tous les visages de fille, c'est toi que je découvre. Sous les cagoules, je devine tes lèvres, ton sourire, tes dents, ta colère. Je me mêle aux groupes de manifestants encore réveillés. Connaissez-vous Rosa savez-vous où elle se trouve mais personne ne connaît ton nom. La nuit est pleine d'odeurs, pleine de souvenirs, pleine de vie, de toute la vie passée et à venir, pleine de légendes mortes. Est-ce que le monde tel qu'il est te convient ?, tu me demandes la dernière fois que l'on s'est vue. Il y a un an. Dimanche. Fin du repas familial. J'ai trente-deux ans Rosa le monde est tel qu'il est qu'il me convienne ou non. Sourire. Mépris. Ton visage. Tes dents. Ce sentiment désagréable que quelque chose en moi est ton ennemi. Fondamentalement. Je ne sais pas quoi. Peut-être le doute. Le scepticisme. Mon manque d'enthousiasme pour les grandes idées, les grands discours, pour la Révolution. Je ne suis pas ton ennemie. Je suis fatiguée de l'Absolu, du Toujours, du Jamais. Nous sommes embarqués. D'accord. Nous n'avons pas le droit de

nous défilent. Si tu veux. Mais c'est comme ça. Nous nous défilons. Nous vivons Rosa. Nous sommes embarqués dans le labyrinthe en ruine de ta très vieille comtesse sanglante. Ses galeries. Ses impasses. Ses pièges. Ses cadavres dans la boue. Ses forêts. Tu l'appelles la très vieille comtesse sanglante. D'autres l'appellent l'Europe / il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ceux qui savent doivent être patients avec ceux qui ne savent pas ceux qui ne savent pas doivent faire des efforts pour comprendre ceux qui savent ceux qui savent doivent expliquer simplement à ceux qui ne savent pas ceux qui ne savent pas doivent écouter dans le calme ceux qui savent ceux qui savent ne veulent que le bien de ceux qui ne savent pas ceux qui ne savent pas doivent savoir que ceux qui savent savent ce qui est bien pour ceux qui ne savent pas ceux qui ne savent pas savent que ceux qui savent savent que ceux qui ne savent pas savent que ceux qui savent savent / ETEIGNEZ CE PUTAIN D'ECRAN FAITES TAIRE CES FILS DE PUTE POURQUOI EST-CE QUE VOUS PASSEZ VOS VIES A ECOETER CES FILS DE PUTE QU'EST-CE QUE SAVENT LEURS FORTUNES DE VOS MILLIERS D'HEURES MAL PAYEES QU'EST-CE QUE SAVENT LEURS BUREAUX DES FALAISES QUE VOUS GRAVISSEZ CHAQUE JOUR LEURS ONGLES DE PORCELAINE DES DURILLONS DE VOS MAINS LEURS AVIONS INTERNATIONAUX DE VOS VIES SANS VOYAGE LEURS HOTELS DE LUXE DE VOS TENTES DE CAMPING LEURS INVESTISSEMENTS EN BOURSE DE VOS PLANS D'EPARGNES LOGEMENTS LEURS DISCOURS DE VOTRE SILENCE QUOTIDIEN ? Tu hurles. Maman soupire. Papa te demande de la boucler. Fin du repas familial. Pourquoi est-ce que vous ne croyez pas que le monde puisse changer ? C'est quoi le monde Rosa ? Pourquoi est-ce que vous trouvez ça normal ? Répond à ma question. Pourquoi est-ce que vous pensez que le système capitaliste est le seul possible ? C'est quoi le capitalisme Rosa ? Tu me regardes. Tu nous regardes. Famille. Calme. Fromages. Névroses. Pourquoi est-ce que vous êtes tous si résignés si morts ? Pourquoi tout le monde est-il si mort ? Maman soupire. Papa te demande de la boucler. Parlons d'autre chose Rosa. Tu me regardes. Tu nous regardes. Lèvres tremblantes. Mépris. Comme si nous étions ennemis. Comme d'habitude. A tous les repas familiaux, toutes les fêtes de famille. Une tradition. Un folklore. La révoltée, l'adolescente, la rêveuse. Tu grandiras ma belle. Tu comprendras poulette. Et toi tu ne dis rien. Blanche. Muscles tendus. Et quelque chose se ferme en toi comme un poing sur une arme. Reprends une part du gâteau Rosa. Et c'est là que tu es partie et personne n'aurait pensé que nous n'allions plus te revoir. Je m'appelle Louise Berenger. Née le 15 novembre 1978. Passeport ? Voilà. Carte d'identité ? Tenez. Adresse ? Tout est là. Rosa Berenger est ma soeur. Née le 15 avril 1988. Cheveux bruns. Yeux bruns. Un mètre soixante-dix environ. Signes particuliers ? Un tatouage sur la hanche droite. Une espèce de serpent de mer abstrait. Je ne la voyais plus beaucoup. Elle ne donnait plus de nouvelles. Depuis un an environ. Elle était en révolte ouverte. Contre tout. Le système. Et contre nous sa famille évidemment. Vous comprenez ? C'est assez courant. Naturel. Ce n'est pas ça qui fait de quelqu'un un terroriste. Elle ne ferait jamais quelque chose de grave. Vous devez vous tromper. C'est une erreur. Je ne l'ai jamais entendue défendre le recours à la violence. C'est une pacifique. Une idéaliste. Encore une enfant. Elle a toute la vie devant elle pour comprendre. Je sais oui ça va je sais que tu me détestes. Je sais bien à cet instant précis que tu voudrais me pendre. Si tu m'entendais parler ainsi de toi aux flics. Comme si toutes tes grandes idées sur le monde, progrès-égalité-justice-répartition-équitable-des-richesses, toutes tes lectures, tous tes jours de luttes, n'étaient que des caprices de gamine. Mais il faut bien qu'ils abandonnent les poursuites, que tu aies

des circonstances atténuantes. Il faut bien parler leur langue. Et dans leur langue tu as jeté un Cocktail Molotov sur les forces de l'ordre à Athènes devant le parlement grec quand la manifestation contre l'Europe et le plan d'austérité gouvernemental a dégénérée, un flic a tiré, tu as été touché à l'épaule ou à la poitrine ou quelque part au niveau du torse, tu t'es enfuie, tu es blessée, tu as disparue, tu dois être cachée quelque part. Je m'effondre, je deviens folle. Ils me disent qu'ils vont te retrouver, qu'ils ne veulent pas que tu meurs mais là je sais qu'ils mentent. Peu leur importe que Rosa Berenger née le 15 avril 1988 meurt ou vive. Peu leur importe une fille. Ils veulent seulement ne pas avoir d'emmerdes. Ils prennent mes coordonnées, me disent qu'ils me contacteront. Je leur demande de me montrer où tu habitais pendant les événements et ils m'ont conduit ici. Voici la chambre. Tout est en ordre. Il y a encore ses affaires. Vous pouvez les prendre. Nous avons relevé les empreintes. Il faudra payer l'hôtel, les cinq nuits précédentes depuis sa disparition. Je paye. C'est ma soeur. Je paierai le prix. Et je suis restée. Je sais que tu vas revenir. Que tu as besoin de quelque chose qu'ils n'ont pas pris dans tes bagages. Qu'ils n'auraient jamais eu l'idée de prendre. La preuve irréfutable de ta désertion. De ton refus. Alejandra Pizarnik. *Je ne crois en rien de ce qu'on m'a enseigné. Rien ne m'importe. Peu m'importent, en particulier, les conventions et dieu sait comme on peut être conventionnels, jusqu'à en être infectés. Même être jeune est pur conventionnalisme. Tout comme la rébellion et l'anarchie puériles. Le mythe du poète. Le mythe de la culture. Même le communisme et le socialisme de mes amis ne sont que pur conventionnalisme nauséabond. Comme s'ils pouvaient changer les choses en parlant et en refusant. Je suis contre. Ni religion ni politique ni ordre ni anarchie. Je suis contre ce qui nie la vraie vie. Et tout la nie justement. C'est pour ça que j'ai envie de pleurer et que je n'en ai pas honte, ou plutôt si, j'en ai honte et j'ai envie de me cacher et j'ai même honte de vouloir me suicider. Tout ça est tellement ridicule. Et moi alors, moi aussi j'ai parlé. Moi aussi j'ai ouvert ma gueule et elle s'est remplie de miasmes. Mais maintenant je sais. Je sais que tout m'est égal. Je sais que rien ne m'est égal et que je veux crever, brûler, exploser. Tout ça, ce n'est pas la vie. Ce n'est pas la poésie. Je veux chanter et il n'y a rien à chanter, personne pour qui chanter. Il n'y a que de la merde, et la merde, on l'insulte. Mais je voudrais bien chanter.*¹ Petite soeur, petit monstre, calme-toi, tranquille. Ce n'est pas si grave. Allez entre. Viens. S'il te plaît. Buvons un coup. Il n'y a personne je te jure. Que les meubles, les arbres, la nuit et tous tes rêves en retard. Je sais c'est difficile. Douloureux. Mais tu ne peux pas te laisser faire. Viens. Ils ne pourront pas te trouver ici. Ils ne pourront jamais venir te prendre. Je suis ta muraille. Entre. Parle-moi. Je voudrais que tu m'insultes sans me faire de mal. Que tu me dises comment tu es en vie. Comment tu ouvres les yeux chaque jour. Redresse-toi. Réveille-toi. Enlève cette balle de ton coeur. Lave-toi les mains de ton sang. Qu'est-ce que c'est une balle ? Minuscule. Est-ce que tu vas laisser une si petite chose te faire taire ? Relève-toi Rosa. Je suis avec toi. A Athènes. Hôtel de l'Europe. J'aurais dû y être une semaine plus tôt. Etre avec toi et te protéger. Ne pas être au travail, laisser l'argent ne pas être gagné, ne pas être avec mes enfants dans le salon à ranger leur désordre, avec mon mari à parler de nos prochaines vacances, ne pas être dans cette vie que tu me reproches, cette vie si modérée si raisonnable si réglée que je mène, la vraie vie oui Rosa que je mène. J'aurais dû t'accompagner petite conne. T'empêcher de faire tes conneries. Ne pas te lâcher d'une semelle. Dans le cortège. Devant le parlement grec, des limousines s'arrêtent sous les flashes des journalistes. Les hommes politiques sortent des voitures, mettent leurs masques d'animaux. Serrements de mains, de griffes, babillages polyglottes, cacophonie. En rang pour la photo. Sourires, larges sourires face aux

1 Alejandra Pizarnik, journaux 1959-1971. Traduction : Silvia Baron Supervielle

objectifs, éclairs de flashes / nous voulons seulement envoyer un message très clair il y a des droits et des devoirs il y a énormément de droits pour ceux qui font leurs devoirs et puis il y a des devoirs et pour avoir des droits il faut aller faire ses devoirs et si on ne fait pas ses devoirs on ne peut pas avoir de droits car il n'y a pas de droits sans devoirs si vous voulez des droits alors il faut aller faire ses devoirs allez on y va tous ensemble allez pas d'histoire allez allez on va faire ses devoirs allez allez allez faire vos devoirs / Quelqu'un lance une pierre. Des boucliers se lèvent. Quelqu'un crie. Tu as allumé la mèche et jeté le Cocktail Molotov. Explosion. Coup de feu. Les flics chargent. Je ne sens plus ta main dans la mienne. Tu es tombée. Je t'attrape par les épaules, te secoue. Des flics arrêtent des manifestants, les plaquent contre les murs. Des caméras regardent. Des gens regardent à la télévision ce que les caméras regardent. Nos parents regardent la télévision Rosa. Je regarde la télévision Rosa. Mais personne ne voit rien. Je cours. Je t'emporte. Sur mes épaules, mon dos, à travers les avenues, loin des fumées, des affrontements, loin des arbres plantés dans le sol comme dans des cercueils. Nous dépassons les routes, les friches, la nuit nous dissimule, je sens ton coeur qui palpète dans mon dos. Ne lâche pas petite soeur. Accroche-toi. Tu as encore tant de choses à vivre. Habiter des villes. Dériver. Connaître des milliers de rues. Avoir cent quarante mille amours. Aimer éperdument. Devenir quelqu'un d'autre. Ne pas dormir pendant une semaine. Tatouer des centaines d'yeux sur les tiens. Faire la fête sur des places avec ceux de Paris-Madrid-Bruxelles-Rome-Barcelone. L'impression d'être à la fois une feuille, une table, de ne plus sentir les limites de ton corps, de te dissoudre, de te disperser dans le cosmos. Tu es dans cette table Rosa, dans ce mur, tu es dans cette pierre, dans toutes les choses et j'attends que tu apparaises. C'est fini ça y est. C'est fini tu entends ? Les affrontements sont finis. Les cris et les détonations ne résonnent plus contre les murs. Les petits groupes s'effiloquent, remportent leurs banderoles, leurs affiches, jusqu'à la prochaine bataille. Tout est rentré dans l'ordre et c'est la nuit. Je dis la nuit. Je ne dors plus. Ce caillou dans ma tête Rosa. Ce caillou dans le cerveau. Là. Comme si rien ne s'était passé. Comme si ça ne valait vraiment pas la peine. Ma petite terroriste. Est-ce que ça valait la peine ? Est-ce que ça vaut la peine ? Entrez. Je vous en prie. Quelqu'un. S'il vous plaît. Asseyez-vous. Installez-vous. Mettez-vous à l'aise. Vous voulez boire quelque chose? Il y a du gin, de la bière, il y a du jus d'orange. Vous préférez ne rien prendre. Vous préférez rester debout. Faites ce que vous voulez mais entrez. N'importe qui. Flic, militant, terroriste, magicien. Un visage qui me dise où elle se trouve. Il y a du sang ici vous comprenez ? Du sang. Dans les rues. Du sang a coulé dans les rues grecques. Du sang dessine un chemin dans Athènes. Le sang me guide. De minuscules tâches brillantes dans la nuit. J'avance. Je traverse des ruines antiques. Des statues me regardent sans rien dire. Je marche jusqu'à l'orée d'une forêt. Des arbres soufflent depuis des millénaires. Je pénètre dans la forêt. Dans les chemins et les ronces sous les branches. Le silence est profond le silence est d'or petite soeur dors c'est ton sang qui me guide. Jusqu'à un château en ruine. Ses murs sont dévorés de fougères. Les oiseaux se taisent. Je marche. J'entre. Des statues me regardent. Des meurtrières m'épient. J'entre dans la grande salle. Une femme seule est en train de peindre une grande toile à même le sol. Avec ses cheveux ses bras ses cuisses sa bouche. Les traces de sang conduisent jusqu'à elle. Elle peint avec du sang, se lave dans du sang, je ne vois pas ce qu'elle peint. La très vieille comtesse sanglante. Avec ton sang Rosa. Je hurle. Personne ne m'entend. Elle lève les yeux, rit et me regarde. Elle me montre ça. Elle dit l'avoir trouvé dans ta valise. Et que tu es donc une terroriste. Ensuite elle me montre ça. Qu'elle l'a trouvé dans ton blouson. Et que tu es donc une terroriste. Puis avec des gestes

très lents comme pour un cérémonial, elle se roule dans le sang sur la toile. Je cours. Je gravis les escaliers du château. Il y a des ombres partout. J'arrive au sommet. Je hurle ton nom. La forêt ne répond rien. Respire depuis des millénaires. Un village est en feu là-bas. Il y a un village qui brûle. Il y a une foule qui s'assemble et se dirige vers le château. Avec des armes. Je descend. Je te cherche partout dans les caves, les oubliettes, je reste deux heures dans une salle de torture. Je ne sais plus ce que je suis. Je pourrais tout aussi bien ne pas être. Ou être autre chose. Une vague, une forêt, une barricade, la bouteille en feu que tu as jeté sur l'escadron de police, l'énergie de tes bras, la distance entre la pierre et la cible, l'arme et la blessure. Maintenant j'abandonne. Je ne sais plus si je te retrouverais. Peut-être que tu es déjà morte quelque part. Ou allongée dans un appartement vide sur le parquet d'une chambre. Ou seule à l'écart à murmurer des poèmes que tu aimais, ceux des femmes mortes de ne pas être parvenues à détruire la réalité et qui parlent de créatures en rage contre la brume, des profondes forêts en nous, des yeux et des aiguilles qu'on y plante, des veines ouvertes dessinant des fleuves, avec des mots choisis au scalpel sur des tableaux noirs rayés biffés des nuits durant. Et droite je t'imagine Rosa. Droite debout malgré la blessure. A défendre ton espace secret. Toujours sur la défensive. Et dire encore les mots que personne d'autre n'entend, étranges-batailles-loups-noirs-dévorant-des-villes-mortes-fleurs-de-la-distance. Droite avec ton visage, muscles tendus et dire encore que le temps n'est qu'un mensonge transitoire pour que l'on puisse assassiner la très vieille comtesse sanglante. Silence. Silence. Silence. Que quelqu'un d'autre parle. Que quelqu'un d'autre prenne la parole.